

## Réponse du Président Michel Laxenaire au discours de réception de Monsieur Pierre Labrude

Monsieur Labrude, vous venez de nous gratifier d'un excellent discours de réception et je vous remercie de la clarté et de la profondeur de votre exposé. Vous avez su mêler l'objectivité de la recherche à la subjectivité de l'expression. En bon universitaire, vous avez partagé votre propos en trois parties, ce qui est toujours la marque d'une argumentation convaincante.

Il est bien vrai que, à l'Académie, vous vous inscrivez comme héritier et dernier maillon aujourd'hui d'une lignée prestigieuse d'apothicaires, comme on disait sous l'ancien régime. Ces apothicaires sont devenus pharmaciens par la grâce de la Convention, en 1792 mais, personnellement, je regrette un peu qu'on n'ait pas conservé le terme «*d'apothicaire*», qui fleurait bon la vieille France, celle du Moyen Age et celle de Molière, quand ces spécialistes des plantes médicinales exerçaient leurs talents comme clercs dans les monastères. Au fil du temps ils se sont laïcisés et élargis à la société civile, ce qui a sans doute justifié le changement de leur nom. Vous nous avez montré à plusieurs reprises au cours de conférences remarquables qu'ils avaient été les vaillants pionniers de la chimie et de la pharmacopée modernes et pourtant, d'eux, il ne nous est resté que les «*comptes d'apothicaires*», terme un peu péjoratif, que vous venez très heureusement de réhabiliter en nous disant que c'est dans ces comptes que vous allez puiser les renseignements nécessaires à vos travaux d'historien.

Apparemment vous avez appris à les déchiffrer, ce qui n'est pas une mince affaire puisqu'ils passent pour tellement minutieux et tellement embrouillés qu'ils en deviennent incompréhensibles. Il est vrai que vous faites partie de la corporation et qu'entre confrères on se comprend.

Pharmacien vous êtes devenu mais, comme vous venez de nous le dire et comme vous me l'avez confié en privé, pharmacien vous auriez pu ne pas être. La première profession qui vous a fait rêver était celle d'officier de marine. L'armée vous attirait. Vous y avez renoncé mais comme on finit toujours par réaliser, au moins partiellement ses rêves de jeunesse, vous m'avez fait remarquer

que l'uniforme de colonel de réserve, qui est le vôtre aujourd'hui, est presque le même que celui d'officier de marine. Tout est donc bien qui finit bien en espérant tout de même qu'aucune guerre ne vous obligera à endosser ce bel uniforme, à terre ou sur un bateau.

En dehors de la marine, deux autres disciplines vous attiraient : la chimie et l'histoire. Pourtant vous n'êtes devenu ni professeur de chimie ni professeur d'histoire. C'est un autre domaine qui l'a emporté, celui de la pharmacie. A la vérité c'était un bon choix car il vous a permis avec le temps d'unir vos deux passions en un cocktail original dont vous avez su doser les ingrédients.

Un bref coup d'œil sur votre épreuve de titres montre en effet que vos travaux feraient envie à bien des chimistes stricto sensu, puisque diplômé de pharmacie en 1971 à la faculté de Nancy, vous avez passé un certificat d'études supérieures de pharmacotechnie chimique en 1972 et un autre de chimie pharmaceutique en 1974, diplômes complétés par de nombreuses publications dans le domaine de la chimie.

Faisant preuve d'éclectisme, vous avez également tenu à vous familiariser avec la biologie humaine, dont vous avez passé une maîtrise, toujours à la faculté de médecine de Nancy, dans le Laboratoire du Professeur Lamarche. A titre personnel ce rappel de mon Collègue Maurice Lamarche m'a beaucoup ému car il m'a rappelé la longue amitié qui m'a lié à lui pendant de longues années. Ce collègue admirable est décédé prématurément avant même la fin de sa carrière.

Mais je reviens à vous : A côté de votre intérêt pour la chimie et la biologie, ce qui est normal pour un pharmacien, ce qui fait l'originalité de votre carrière c'est la passion que vous avez toujours entretenue pour l'histoire, passion qui ne vous a jamais quitté. Dès l'enfance, m'avez-vous confié, vous n'étiez attiré que par les livres d'histoire. Les romans et les fictions vous ennuyaient. Vous aviez besoin de vous appuyer sur des faits, sur la certitude que ce que vous lisiez était vrai, avait réellement existé, que cela avait été vécu par des êtres de chair et de sang, non par des fantômes nés de l'imagination fertile d'un romancier en quête de sensations esthétiques. Je vois dans ce goût de l'histoire votre besoin de ne pas vous payer de mots et de toujours vous appuyer sur les certitudes d'une science, même si la science historique reste incertaine et pas toujours très objective, comme nous l'a démontré, quand il était à votre place, notre collègue, le P<sup>r</sup> François Roth.

Reste l'énigme, selon vos propres termes, qui vous a éloigné de la profession de professeur d'histoire, alors que selon toutes apparences votre destin était là. Peut-être était-il trop là justement. Votre père, professeur dans un lycée

technique vous avait donné l'image des grandeurs mais aussi des astreintes routinières du métier de professeur, astreintes que vous n'avez pas voulu assumer. On ne se pose qu'en s'opposant. Professeur d'histoire vous auriez sans doute trop ressemblé à votre professeur de père. Pour être vous-même, il fallait changer de chemin.

D'où cette idée qui a très tôt germé en votre esprit : *«Je serai pharmacien»*. Dans une officine, on ne corrige pas de copies et on n'enseigne pas mois après mois jusqu'à sa retraite les causes de la guerre de cent ans ou les campagnes de Napoléon.

Mais voyez comme le destin est malin : Vous êtes devenu pharmacien mais vous n'avez jamais eu d'officine et vous êtes quand même devenu professeur. Non pas professeur d'histoire mais professeur à la faculté de Pharmacie. Voilà un bel exemple de ce qu'on appelle en psychanalyse *«un acte manqué réussi»* et bel exemple aussi d'identification inconsciente à votre professeur de père. A la faculté de pharmacie, où vous enseignez la physiologie et les gestes et les soins d'urgence ainsi que les problèmes d'orthopédie et de maintien à domicile, votre histoire familiale a fini en somme par vous rattraper.

Vous avez inspiré, m'avez-vous dit, une quarantaine de thèses à des étudiants sur des sujets historiques. A l'Académie vous avez fait 7 conférences sur les personnalités de pharmaciens et de chimistes lorrains dont, pour beaucoup, vous avez tiré les noms de l'oubli et vous venez à l'instant de nous rappeler brillamment les grands apothicaires qui vous ont précédés dans le fauteuil de titulaire qui vous attend à l'Académie.

Ceci dit, je ne voudrais pas manquer de mentionner que vous avez participé à la rédaction de 7 ouvrages sur des sujets touchant à votre activité d'enseignement et que vous avez mené des recherches très pointues sur les problèmes très complexes et non encore résolus *«des substituts du sang»*, en vous intégrant à l'équipe du P<sup>r</sup> Stoltz, que vous avez co-signé 113 publications nationales et internationales, rédigé 29 publications professionnelles et d'enseignements post universitaires et inspiré 38 thèses de fin d'études, sans parler des conférences que vous faites inlassablement sur l'histoire de la pharmacie.

Malgré l'importance de tous ces travaux universitaires, vous n'avez pas négligé les tâches administratives puisque vous êtes membre du Conseil d'Administration de l'Université depuis 2001, membre de la section disciplinaire et de la commission des règlements et statuts depuis 2004. Malgré votre âge encore relativement jeune dans la profession, plusieurs distinctions sont déjà venues récompenser votre activité : Chevalier dans l'ordre national du mérite depuis 1994, vous êtes officier des Palmes académiques depuis 2005, médaillé des services militaires volontaires et du service de santé des armées depuis 2004.

Monsieur Pierre Labrude, et si vous le permettez, cher Ami, puisque nous avons l'habitude de nous retrouver presque chaque semaine au lieu dit «Club médical à l'Hôpital Central», où nous avons je crois beaucoup de plaisir à déjeuner et à bavarder ensemble ainsi qu'avec Madame Labrude votre épouse, pharmacienne chef de l'Hôpital Central, cher Ami donc, je pense que l'Académie de Stanislas s'honore de vous compter maintenant parmi ses membres titulaires. Votre assiduité aux séances, la qualité des conférences que vous y avez faites laissent bien augurer de l'avenir que vous pouvez y attendre et de du brillant concours que vous apporterez à ce culte des arts, des sciences et des lettres qui depuis 1750 sont les lettres de noblesse de notre Académie.